Making Symphonies

by Julie Henoch

FR / EN

Les êtres sensibles malaxent une matière incertaine. Ils habitent des situations, font avec ce qui émerge, répondent à ce qui résiste. Voyez **Msafiri**, avec une énergie folle, faite de chapelets de son de cloches sourdes entre les doigts rapides, et cette petite troupe en miroir du choeur de la chapelle qui commence à entonner de toniques *hey yea* qui peu à peu se rencontrent... Il y a déjà la beauté organique des corps de ce huis-clos délibéré, qui sont tels les touches d'un orgue invisible qui s'apprête à résonner fort. Les lames de l'ilimba de Tanzanie, d'ailleurs, ressemblent aux sautereaux de la vielle à roue du pays occitan de **Romain**.





On a bien vu ces quelques jours que le temps est non linéaire, qu'il est fait d'une attention qui le dilate, de frictions et détours qui le scindent, d'entre-chocs d'avec ces corps et affects qui y sont infiniment liés. Souvent, le parquet frappé par tous ces pieds a fait rebondir des mélodies dans les voûtes.

Quand **Saki** invite les voix en méditation vibratoire, sa tresse tapote sa nuque en mouvements verticaux de respect du Japon. Comme toutes les femmes après enfantement, et surtout celles qui chantent, elle cherche à ré-accorder cet instrument extraordinaire qu'est son corps tout entier. Quant à **Taishi**, elle a cette tendance - comme au Bengale d'où elle arrive en Europe pour la première fois - à balancer son visage à l'horizontale pour dire à peu près oui, après que sa voix, ou sa flûte, se soient épanouies dans l'espace en volutes évolutives qui ouvrent en nous des paysages de brumes propres au sous-continent, des soleils rouges voilés, des cris d'oiseaux sur les campagnes.



Entre l'ici et là-bas réunis, des racines aux gestuelles, tous les points cardinaux ont été honorés. Et deux petits enfants gambadants s'arrêtaient parfois intrigués, à former des ronds de bouches ouvertes alors que les adultes avaient les mains sur le menton, abaissant leurs visages comme pour mieux dégager les oreilles.

Tout ici n'a été que dedans-dehors, du haut en bas qui bouge dans la subtilité des liens tissés, et les transformations qui opèrent lentement. Même, la pleine lune et le grand soleil se sont invités.



Anna a su nous révéler la sophistication des chants de labour de Minorque : leurs chutes en mineur qui rappellent leurs gestes vers la terre inlassablement répétés, inverses à ceux des églises qui n'envisagent d'ordinaire le sacré qu'en direction du ciel. Bien sûr que les paysans qui, de leurs mains solides coupent le pain vers l'intérieur, ont bien compris qu'il s'agit toujours de revenir vers le bas et le dedans, vers ces corps tant mis à contribution. Dans le grand chaos de tout ce petit monde, personne n'est isolé, seul à porter son risque, sa vision, ou quelconque épuisement. L'autonomie n'est qu'illusion. Tout est transmission et continuité, situées et interdépendantes. La musique se pare de lieux, de conversations, de visibles et d'invisibles. Tout circule.



Lorsque **Bendik** s’avance, serré contre son saxophone, on dirait qu’ils sont faits d’une même matière, droite et noueuse, sachant pourtant laisser passer la subtilité de tous les souffles, voire même quelques sons de fjords ou d’aurores boréales. D’où nous vient ce réflexe de contenir le monde en soi pour éviter qu’il ne s’éparpille ? Nous voulons des formes vivantes, adaptables, loin des dévorations.

Quand **Daniela** chante, c’est le grand tout qu’elle invoque, les yeux fermés entre ses petites mèches libérées. De l’huile ondulante des flots qui l’entoure aux textures des rocailles de Sardaigne, elle a ce truc de savoir larguer les amarres et d’incarner la madone, l’enfant et la fille de joie tout à la fois ; de pouvoir faire sortir par la bouche tous les états.

Il y a aussi des élans des peuplades du Nord de l'Argentine dans les intonations de **Soema** lorsqu'elle chante *La Llorona*, des feux de joie russes qui réchauffent autour de l'accordéon de **Pasha**, la force ancestrale des terres de Palestine dans la danse et les chants de **Samaa**, et toute une lignée de griots mandingues dans les flûtes de **Dramane**. Il s'agit ici d'apprendre autant que désapprendre, d'oser l'expérience, de mesurer les déplacements intérieurs, et la profondeur du partage.





Lorsque **Quentin** effleure ses touches de cristal et les mêle aux cercles des voix, on le voit bien, en fait, qu'il n'y a rien de plus puissant que la douceur. Que c'est une même tendresse qui s'immisce entre les coups d'archets et murmures de violoncelle de **Joana**. Et si **Mauricio** lâche nonchalamment ses percussions dans sa valise d'aventures avant d'enchaîner sur des airs de carnaval, c'est parce que - comme les autres - il a bien saisit que tout peut faire musique, que le bruit ou les cris n'existent que lorsqu'ils sont figés et séparés. Et quand la rythmique s'organise dans les initiations à la joie de **Camila**, on comprend mieux pourquoi elle parvient si bien à la révéler dans ses images.

L’enfance, en somme, ne nous quitte jamais vraiment. C’est flagrant dans les savantes installations clignotantes de **Nico**, **Lexx** ou **Matthieu**, qui ressemblent à de petits trains électriques mémoriels ou tout autre ludique emboîtement. **Philippe** a d’ailleurs un enregistreur qui ressemble à une boîte à Meuh, et vraiment l’air d’avoir 4 ans lorsqu’il nous le brandit fièrement lors des grandes improvisations, alors que **Lucie** sautille entre ses percussions ou se fige pour frotter un bord de vibraphone. Une beauté éternelle retrouvée qui s’émerveille des petites choses et fait spontanément confiance au tout venant. Et tous les matins, lors du raga modulaire collectif qui a si gentiment réveillé les alentours, le violon de **Noemi** a longuement discuté avec les oiseaux des grands arbres, avant qu’ils ne s’ébattent dans les airs en tournoyant.



Cela paraît tout simple, chaotique et joyeux, ce petit groupe d'individus venu de partout qui fait de la musique ensemble dans un ancien **monastère de Provence**. Mais la joie est la plus haute forme de résistance. Comme les jardins qui nous entourent, nous savons comment abriter des trésors de diversité dont nous avons toutes et tous absolument besoin. Le temps que l'on prend et l'amitié qu'on offre sont des énergies plus précieuses encore que l'or. Et ce cercle qui s'est ouvert après avoir élargi les vocabulaires, accueilli les doutes et chéri les différences, a su clamer haut et fort que le silence n'a pas l'apanage de l'unité, et reste la meilleure des solutions à notre portée pour déjouer cet imbécile règne d'uniformité autoritaire qui avance.

Remember : somos juntos.
Ensemble, et magnifiques.
Et que vivent nos symphonies.